

que ses derrières seraient menacés d'un débarquement toujours possible à Inkou.

**L'ESCADRE DE VLADIVOSTOK**  
Londres, 25 juin. — On télégraphie de Séoul au Times que les récents mouvements de l'escadre de Vladivostok et son attaque contre les transports japonais le 15 courant prouvent que cette escadre aurait pu jouer un rôle important depuis le commencement de la guerre, spécialement du 9 février au 3 mai, pendant que Port-Arthur était encore libre.

Après la dénonciation du Concordat, la situation matérielle du clergé ne pourra être que précaire et le Vatican se demande si la générosité des catholiques français suffira à remédier à tout. Il voudrait donc que, dès à présent, l'organisation des secours, le budget serait également supprimé par la même mesure. A cet effet, il conseille de fonder des caisses dans chaque diocèse ou même dans chaque paroisse, pour recevoir les fonds destinés à l'entretien du clergé et à subvenir aux frais de culte.

Après la dénonciation du Concordat, la situation matérielle du clergé ne pourra être que précaire et le Vatican se demande si la générosité des catholiques français suffira à remédier à tout. Il voudrait donc que, dès à présent, l'organisation des secours, le budget serait également supprimé par la même mesure. A cet effet, il conseille de fonder des caisses dans chaque diocèse ou même dans chaque paroisse, pour recevoir les fonds destinés à l'entretien du clergé et à subvenir aux frais de culte.

Le problème se complique encore. C'est-à-dire que l'Eglise ne pourra plus compter, comme par le passé, sur les offrandes des catholiques français en faveur des religieux de l'étranger. On se rappelle à Rome des conflits soulevés sous l'empire de propos d'un acte de juridiction du nonce Chigi et, sous la République, à cause d'une circulaire envoyée aux évêques par le nonce Ferrata : Tous deux furent obligés de se désavouer et de reconnaître qu'ils n'avaient, en France, aucun droit de juridiction sur le clergé ni sur les fidèles.

**Jésuites en Correctionnelle**

Marseille, 25 juin. — Le tribunal correctionnel de Marseille est saisi d'une affaire qui a grand bruit : la découverte, au mois de novembre de l'année dernière, d'une quantité considérable d'objets précieux, dépendant de la succession de Mlle Granier, et constituant la majeure partie des biens des Jésuites, qui avaient été cachés au domicile de plusieurs particuliers et détournés ainsi de l'inventaire opéré par le liquidateur.

**M. Pelletan dans la Loire**

Rive-de-Gier, 25 juin. — M. Pelletan est arrivé ce matin à Rive-de-Gier, accompagné d'un officier d'ordonnance, du capitaine Turge et de MM. Briand et Charpentier, députés. Il a été reçu à la gare par M. Mascie, préfet, le maire de Rive-de-Gier et le général commandant le 13<sup>e</sup> corps.

Le ministre et les autorités civiles et militaires ont successivement visité diverses usines et ont vu couler et forger une énorme plaque de blindage.

autres usines où des réservoirs de torpilles fabriqués par un procédé nouveau ont été forgés en présence du ministre et des invités. Une autre maison a présenté aux forges de Couzon des frettes pour canon 305.

**La France et le Pape**

La séparation. — Les craintes du Vatican. — La vache à lait tarie.

Rome, 25 juin. — Au Vatican on ne se fait aucune illusion à l'endroit de l'adoption, par le Parlement français, du projet de loi visant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et l'on se prépare en vue de cette éventualité.

Après la dénonciation du Concordat, la situation matérielle du clergé ne pourra être que précaire et le Vatican se demande si la générosité des catholiques français suffira à remédier à tout. Il voudrait donc que, dès à présent, l'organisation des secours, le budget serait également supprimé par la même mesure.

Le problème se complique encore. C'est-à-dire que l'Eglise ne pourra plus compter, comme par le passé, sur les offrandes des catholiques français en faveur des religieux de l'étranger.

**LES CAPTIFS DES BANDITS MAROCAINS**

Tanger, 25 juin. — MM. Perdicaire et Varley sont délivrés : ils sont arrivés à Tanger à une heure du matin, suivis des chefs d'Ouazzan, qui avaient négocié leur liberté, et d'une nombreuse escorte.

**Entrevue d'Edouard VII et de Guillaumell**

Kiel, 25 juin. — Le roi d'Angleterre est arrivé hier soir, à onze heures, à Brunsbüttel, à bord de son yacht Victoria and Albert.

Le roi d'Angleterre est arrivé hier soir, à onze heures, à Brunsbüttel, à bord de son yacht Victoria and Albert.

avec l'annonce qu'un journal qui est censé tirer son inspiration de l'office des affaires étrangères aurait dû un peu mieux apprendre sa leçon.

**Le Typhon de la Cochinchine**

Nouveaux détails. — 5.000 victimes. — 10 millions de dégâts.

Marseille, 25 juin. — Le Courrier d'Halophon, arrivé ce soir par la voie anglaise, apporte les nouvelles suivantes : Au sujet du typhon de la Cochinchine, on a maintenant des détails à peu près complets.

**CONGRÈS DES TABACS**

Paris, 25 juin. — Hier, la séance du matin, au cours de laquelle le Congrès des Tabacs a discuté le projet de loi relatif à la suppression du monopole.

Après un échange d'observations entre les citoyens Sarzier et Alpelet, les citoyens Germond, Lelorrain et le délégué d'Orléans, le Congrès décide de maintenir dans son cahier des revendications la suppression du monopole.

Le Congrès a clôturé ses travaux cet après-midi. Les membres de la délégation reçue ce matin par le ministre des finances a rendu compte de l'entrevue.

**Deux Elections**

Paris, 25 juin. — Deux élections, l'une législative, l'autre sénatoriale, auront lieu demain.

**Clôture du Congrès**

Dans une courte séance qu'il a tenue ce matin, le Congrès des tabacs a désigné ceux de ses membres chargés de se rendre chez le ministre des finances.

Pour cette raison, le Congrès a adopté un ordre du jour déclarant que la journée de huit heures peut être appliquée sans conséquences nouvelles et qu'en tout cas, s'il était nécessaire de faire entrer en service quelques machines nouvelles, les usines actuelles seraient assez grandes pour les contenir.

Sur la question de la retraite proportionnelle, M. Rouvier a dit qu'il demanderait au Parlement d'abaisser à quinze ans de service au lieu de vingt l'âge d'admission, avec, en conséquence, un versement de 100 francs par année en moins par année de service.

**Les Anarchistes de Liège**

Liège, 25 juin. — Se conformant à la ligne de conduite qu'il a adoptée depuis son avènement au trône, le roi Léopold II vient de commuer la peine des anarchistes Lambin et Godefroid.

**L'Incident du Théâtre de Reims**

Reims, 25 juin. — Comme on le sait, mercredi soir, au cours d'une représentation au théâtre, M. Lenoir, adjoint au maire de Reims, avait donné l'ordre à l'orchestre de M. Brunet, rédacteur en chef de l'Observateur de l'Ouest.

**Terrible catastrophe en Russie**

Terrible naufrage. — Cent victimes.

Le fond vermoulu d'un bas, qui transportait 250 personnes, pour la plupart des femmes et des enfants, s'est effondré sous le poids des passagers, dont beaucoup ont été entraînés sous la roue d'un moulin, où ils ont été broyés, tandis que d'autres ont été noyés dans les tourbillons de la rivière.

**Inique condamnation**

Le Socialisme et les galonnés allemands

Strasbourg, 25 juin. — D'après les juges militaires allemands, le fait d'être socialiste est un crime. C'est ce que vient d'apprendre à ses dépens le pionnier Frédéric Keil, du 16<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à Metz.

L'élection sénatoriale aura lieu dans le département de l'Hérault, où il s'agit de remplacer M. Gallier, radical-socialiste, décédé.

Trois candidats briguent ce siège : deux députés radicaux-socialistes, MM. Augé, député de la deuxième circonscription de Béziers, et Razimbaud, qui représente l'arrondissement de Saint-Pons.

**Un forçat innocent**

Paris, 25 juin. — On se souvient du fameux procès de Benjamin Régnier, un jeune homme d'excellente éducation qui fut l'objet d'une vingtaine d'années d'enfermement, envoyé au bagne par le jury du Var, comme coupable du vol et de l'assassinat d'une fille. Toutes ses dénégations demeurèrent vaines à cette époque.

**Soldats cambrioleurs**

Marseille, 25 juin. — Le conseil de guerre de la 13<sup>e</sup> région, sous la présidence du lieutenant-colonel Baumgarten, du 141<sup>e</sup> de ligne a statué sur le cas de plusieurs chasseurs alpins du 8<sup>e</sup> bataillon qui, accompagnés de leur sergent et d'un caporal, avaient volé dans un hôtel de la rue de la République, au mois de mars dernier.

**Méfaits d'un vicaire**

Rodez, 25 juin. — Ce matin ont comparu devant le tribunal correctionnel de notre ville, l'abbé Descombes, vicaire à Saint-Crépin, et le fils Salger, poursuivi pour attentat public à la pudeur.

**Les Scandales de Neuville**

Il est nécessaire que nous nous arrêtons un instant pour voir où nous en sommes. Nous avons suivi, au jour le jour, la grève des malheureux tisseurs de Neuville, réduits pour le moment à la misère, à la suite de la condamnation de M. Cayer.

**Deux Elections**

Paris, 25 juin. — Deux élections, l'une législative, l'autre sénatoriale, auront lieu demain.

par Mme Banquet-Cayer, plus insolente encore que son mari, les grévistes, fous de colère, cédent à un mouvement de folie : ils lancent des grès contre la grille du château ; elle cède sous leur poussée ; des vitres volent en éclats ; les patrons fuient ; une pierre brise une lampe à pétrole et l'incendie se propage rapidement.

Le travail reprend le 3 avril ; la faim avait pour raison de l'admirable résistance des ouvriers. Le lendemain matin, au point du jour, un notable raffinement de férocité : Neuville était cernée par des escadrons ; des fantassins parcouraient les rues ; des gendarmes pénétraient chez les victimes de la coupe des femmes des enfants à la manuelle, des fillettes et les syndiqués militants, dénoncés par les moutons noirs.

Ce qu'il y a de plus monstrueux, ces malheureuses, ces misérables, furent empliés dans des fourgons, dans un chariot appartenant à Mlle Cayez, et auquel elle avait pu faire adapter, à la presse parisienne, des vitres de fortune. Comment et pourquoi avait-elle été prévenue ? qui l'avait associée au coup de force ?

C'est tout un monde de scandales inouïs que le Réveil du Nord n'a cessé de protester de toute son énergie. Ses efforts n'ont pas été vains : la presse parisienne s'est émue ; des journaux confédérés de la région (L'Action démocratique et Le Combat) de notre vaillant ami Ringuier de Saint-Quentin, « Le Voix du Peuple », « L'Humanité », « L'Action », « L'Aurore », « La Lanterne » interviennent vigoureusement.

Emile Pouget écrit fort justement : « 300000 hommes qui ont été dénoncés par les mêmes témoins qui, sur les uns et sur les autres, ont discuté les mêmes manœuvres socialistes. Or, si ces témoins peuvent être arrêtés quand ils accusent ceux qu'on a mis en liberté, il est inexplicable qu'on puisse supporter ceux qui restent incarcérés. »

Nous voulons espérer aussi que M. le ministre de la justice, édifié par la lecture de ce dossier qui est encore en ce moment, sera mécontent que le juge qui a mené jusqu'à la destruction ne s'arrête plus la reprendre. Il s'est trop embourbé.

**Faits Divers**  
**DANS LA RÉGION**  
**Une erreur judiciaire**

A la Maison de Loos. — Une victime du jeu. — L'avis de la Chambre des députés.

Le Journal Officiel a publié le rapport rédigé par M. Louis Martin, député du Var, sur une pétition adressée à la Chambre des députés par un prisonnier de la Maison centrale de Loos, qui se dit victime d'une erreur judiciaire.

FEUILLETON DU 27 JUIN. — N° 20

# LA Reine Margot

par Alexandre DUMAS

VIII  
Les massacres.

— Henri de Guise, un jour aussi tu sentiras la poitrine le pied d'un assassin. Je n'ai pas tué ton père. Sois maudit !

Le duc pâle et tremblant malgré lui, sentit un frisson de glace courir par tout son corps. Il passa la main sur son front comme pour en chasser la vision lugubre ; puis, quand il le laissa retomber, quand il osa reporter le visage sur l'assassin, il vit devant lui un homme à la main droite redoublée d'acier, et son œil noir épanché de sa bouche sur sa barbe blanche avait succédé aux terribles paroles que cette bouche venait de prononcer.

Le duc releva son épée avec un geste de résolution désespérée.

— Eh bien, monsieur, lui dit Besme, êtes-vous prêt ?

— Oui, mon brave, oui, répondit Henri, car lui as vengé.

— Le duc François, n'est-ce pas ?

— La religion, reprit Henri d'une voix sourde. Et maintenant, continua-t-il en se retournant vers les Suisses, les soldats et les bourgeois qui enserraient la cour et la rue, à l'œuvre, mes amis, à l'œuvre !

— Eh ! bonjour, monsieur de Besme, dit alors Cocconas s'approchant avec une sorte d'admiration de l'Allemand qui, toujours sur le balcon, essayait tranquillement son épée.

— C'est donc vous qui l'avez expédié ? cria La Hurière en riant, comment avez-vous fait cela, mon digne gentilhomme ?

— Oh ! rien zemblément, rien zemblément ! il avre entendu tu pruit, il avre ouvert son borte, et moi lui avre passé mou rapier tant le corps à lui. Mais ce n'est pas le doud, che grois que le Tégny en dient, che l'entends grois.

En ce moment, en effet, quelques cris de détresse qui semblaient poussés par une voix de femme se firent entendre ; des reliefs rougeâtres illuminèrent une des deux ailes formant galerie. On aperçut un homme qui luyait pour s'échapper par une longue file de massacres. Une arquebuse tua l'un ; l'autre trouva sur son chemin une fenêtre ouverte, et, sans mesurer la hauteur, sans s'inquiéter des ennemis qui l'attendaient en bas, il sauta indépendamment de la cour, et tomba dans la rue.

— Touché ! cria le Piémontais en lui traversant le bras de sa lame fine et aiguë.

— Lâche ! répondit le fugitif en fouettant le visage de son ennemi avec la lame de son épée, faite d'espace pour lui donner un coup de pointe.

— Oh ! mille démons ! s'écria Cocconas,

c'est monsieur de La Mole !

— Monsieur de La Mole ! répétèrent La Hurière et Maurevel.

— C'est celui qui a prevenu l'amiral ! criaient plusieurs soldats.

— Que tué !... hurla-t-on de tous côtés.

Cocconas, La Hurière et dix soldats se lancèrent à la poursuite de La Mole, qui couvrait de sang et arriva à ce degré d'excitation qui est la dernière réserve de la vigueur humaine, bondissant par les rues, sans autre guide que l'instinct. Derrière lui, les pas et les cris de ses ennemis l'éperonnaient et semblaient lui donner des ailes. Parfois une balle sifflait à son oreille et imprimait tout à coup à sa course, près de se ralentir, une nouvelle rapidité. Ce n'était plus une respiration, ce n'était plus une haleine qui sortait de sa poitrine, mais un râle sourd, mais un rauque hurlement. La sueur et le sang dégouttaient de ses cheveux et coulaient confondus sur son visage.

Bientôt son pourpoint devint trop serré pour les battements de son cœur, et il l'arracha. Bientôt son épée devint trop lourde pour sa main, et il la jeta loin de lui. Parfois il lui semblait que les pas s'éloignaient et qu'il était près d'échapper à ses bourreaux ; mais aux cris de ceux-ci, d'autres massacres qui se trouvaient sur son chemin, il fut plus rapproché qu'il ne le croyait, et il aperçut la rivière coulant silencieusement à sa gauche ; il lui sembla qu'il éprouverait, comme le cerf aux abois, un indicible plaisir à s'y précipiter, et la force suprême de la raison fut seule le retard à sa droite c'était le Louvre, sombre, immobile, mais plein de bruits sourds et sinistres. Sur le pont-levis entr'ouvert et sortaient des casques, des cuirasses, qui renvoyaient en froissés éclairs les rayons de la lune. La Mole songea au roi de Navarre comme il avait songé à Coligny, et il vit toutes ses forces, regarda le ciel en faisant tout bas le vœu d'abjurer s'il échappait au massacre, et perdit par un détour une trentaine de pas à la meute qui le poursuivait. Les degrés derrière moi. Je les entends... les voilà ! les voilà !

— Au secours ! répéta la reine de Navarre, hors d'elle-même, au secours !

— Ah ! c'est vous qui m'avez tué ! dit La Mole au désespoir. Mourir par une si belle voix, mourir par une si belle main ! Ah ! j'aurais cru cela impossible !

— Au même instant la porte s'ouvrit et une meute d'hommes hâlés, furieux, le visage taché de sang et de poudre, arquebuses, hallebardes et épées en arrêt, se précipita dans la chambre.

— Leur tête était Cocconas ses cheveux roux hérissés, son œil bleu pâle démesurément dilaté, la joue toute meurtrie par l'épée de La Mole qui avait tracé sur les chairs son sillon sanglant ; un ainsi défiguré le Piémontais était horrible voir.

— Mord ! criait-il, le voilà, le voilà ! Ah ! cette fois nous le tenons enfin !

La Mole chercha à l'autour de lui une arme et n'en trouva point. Il jeta les yeux sur la reine et vit la jeune fille pâle et tremblante sur son visage. Alors il comprit quelle seule pouvait le sauver se précipita vers elle et l'empoigna dans ses bras.

Cocconas fit trois pas en avant et de la pointe de sa longue rapière trouva encore une fois l'épaule de son ennemi et quelques gouttes de sang tombèrent sur le visage de Cocconas comme une rosée les draps blancs et parfumés de Marguerite.

Marguerite vit couler le sang, Marguerite sentit frissonner ce corps enlacé au sien, elle se jeta avec lui dans la rue. Il était temps. La Mole, au bout de ses forces, était incapable de faire un mouvement ni pour fuir, ni pour se défendre. Il appuya sa tête livide sur l'épaule de la jeune femme, et ses

doigts crispés se cramponnèrent, en la déchirant, à la fine batiste brodée qui couvrait un flot de gaze le corps de Marguerite.

— Ah ! Madame ! murmura-t-il d'une voix mourante : sauvez-moi !

Ce fut tout ce qu'il put dire. Son œil voilé par un nuage pareil à la nuit de la mort s'obscurcit ; sa tête lourde tomba en arrière, ses bras se détendirent, ses reins plièrent et il glissa sur le plancher dans son propre sang, entraînant la reine avec lui.

En ce moment Cocconas, exalté par les cris, eut le cœur d'un homme qui, exaspéré par la course ardente qu'il venait de faire, sifflonna le bras vers l'alcôve royale. Un instant encore et son épée perçait le cœur de La Mole, et peut-être en même temps celui de Marguerite.

A l'aspect de ce fer nu, et peut-être plutôt encore à la vue de cette insolence brutale, la fille des rois se releva de toute sa taille et poussa un cri tellement empreint d'épouvante, d'indignation et de rage, que le Piémontais demeura pétrifié par un sentiment inconnu ; il est vrai que, si cette soûbe se fût prolongée enfermée entre les mêmes acieurs, ce sentiment allait se fondre comme une neige maline au soleil d'avril.

Le duc François, qui se tenait caché dans la muraille s'élança un jeune homme de seize à dix-sept ans, vêtu de noir, pâle et les cheveux en désordre.

— Attends, ma sœur, attends, cria-t-il, me voilà ! me voilà !

— François ! François ! à mon secours ! dit Marguerite.

— Le duc d'Alençon ! murmura La Hurière en baissant son arquebuse.

— Mord ! un fils de France ! grognait Cocconas en reculant d'un pas.

— Madame, dit La Mole en faisant un effort pour se relever, au nom du ciel, n'abandonnez pas, car si l'on vous entend, je suis perdu ! Des assassins me poursuivent, ils montent les degrés derrière moi. Je les entends... les voilà ! les voilà !

— Au secours ! répéta la reine de Navarre, hors d'elle-même, au secours !

— Ah ! c'est vous qui m'avez tué ! dit La Mole au désespoir. Mourir par une si belle voix, mourir par une si belle main ! Ah ! j'aurais cru cela impossible !

— Au même instant la porte s'ouvrit et une meute d'hommes hâlés, furieux, le visage taché de sang et de poudre, arquebuses, hallebardes et épées en arrêt, se précipita dans la chambre.

— Leur tête était Cocconas ses cheveux roux hérissés, son œil bleu pâle démesurément dilaté, la joue toute meurtrie par l'épée de La Mole qui avait tracé sur les chairs son sillon sanglant ; un ainsi défiguré le Piémontais était horrible voir.

— Mord ! criait-il, le voilà, le voilà ! Ah ! cette fois nous le tenons enfin !

La Mole chercha à l'autour de lui une arme et n'en trouva point. Il jeta les yeux sur la reine et vit la jeune fille pâle et tremblante sur son visage. Alors il comprit quelle seule pouvait le sauver se précipita vers elle et l'empoigna dans ses bras.

Cocconas fit trois pas en avant et de la pointe de sa longue rapière trouva encore une fois l'épaule de son ennemi et quelques gouttes de sang tombèrent sur le visage de Cocconas comme une rosée les draps blancs et parfumés de Marguerite.

Marguerite vit couler le sang, Marguerite sentit frissonner ce corps enlacé au sien, elle se jeta avec lui dans la rue. Il était temps. La Mole, au bout de ses forces, était incapable de faire un mouvement ni pour fuir, ni pour se défendre. Il appuya sa tête livide sur l'épaule de la jeune femme, et ses

doigts crispés se cramponnèrent, en la déchirant, à la fine batiste brodée qui couvrait un flot de gaze le corps de Marguerite.